

Atelier Fol'Fer éditions

Collection « Xénophon »

Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne

Christophe Dolbeau

Faits & Documents, n° 294 du 15 avril au 15 mai 2010

KIOSQUE

A l'Atelier Fol'Fer, **Christophe Dolbeau** signe un agréable ouvrage, *Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne*, autour de chapitres concis mais denses sur les sujets les plus divers (le soutien des intellectuels aux nationalistes, la *Division Azul*, les combattants français dans les rangs nationaux, les trois livres de **Francisco Franco**, la bavure de la mort de **Fédérico Garcia** Lorca, etc.). Un anti-manuel d'histoire officielle.

Reconquête, n° 267, avril 2010

Cercle du livre choisi

Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne

Voilà le beau travail de réplique que nous attendions à la désinformation sur la guerre d'Espagne qui ne cesse de s'amplifier au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'événement. On y trouvera ce qu'il faut savoir sur les raisons du soulèvement national de 1936 qui a épargné à l'Espagne de tomber dans l'escarcelle de Staline et ensuite, grâce à l'habileté diplomatique du général Franco, dans celle d'Hitler. A noter les excellents chapitres sur « les intellectuels contre le Frente Popular » ou sur les volontaires français chez Franco. Le style est alerte, incisif, très agréable à lire. N'odmettons pas d'observer qu'il s'agit d'un ouvrage admirablement référencé très utile pour les étudiants en histoire.

Présent, n° 7088 du jeudi 6 mai 2010

Christophe Dolbeau :

Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne

Christophe Doleau, spécialiste des Balkans, fait œuvre de justice dans *Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne* paru aux éditions Fol'fer car écrit-il : « Nombreux sont encore les dupes et les niais qui tiennent la IIe République espagnole pour un paisible Etat de droit, gouverné par une gauche libérale, progressiste, bienveillante et démocratique, et la droite nationale pour un ramassis de réactionnaires obtus, bigots et haineux. » A l'évidence le soulèvement national était un légitime réflexe d'autodéfense face à de « cruels imbéciles » qui multipliaient les meurtres et les attentats, brûlaient les églises et les couvents, confisquaient les biens et encourageaient les grèves et les pillages. L'ouvrage de Christophe Doleau n'est pas une simple dénonciation des exactions commises par les Républicains, il est aussi un beau plaidoyer pour le sacrifice des nationalistes qui n'étaient pas, contrairement à ce que l'Histoire officielle aime à laisser entendre, sans soutien à l'étranger. – C.R.

— Loin de l'histoire officielle vous racontez la mort de Garcia Lorca et les nombreux mobiles qui, comme les différentes hypothèses, peuvent être avancés. Pourriez-vous nous donner quelques explications ?

— Depuis plus de 70 ans, la propagande communiste nous affirme que Federico Garcia Lorca fut la victime des « franquistes » et plus précisément des phalangistes, ce qui constitue un énorme mensonge. En fait, et les investigations les plus récentes le confirment pleinement, le poète est tombé sous les coups d'un groupe d'individus – la « Bande Noire » – qu'animaient la vindicte politique, certes, mais aussi la jalousie et l'homophobie. Plutôt de gauche mais indépendant de tous les partis, Garcia Lorca était aussi un écrivain à succès, ce qui contrariait certains, un homosexuel notoire, ce qui en irritait quelques autres, et enfin le fils d'un propriétaire terrien qui n'avait pas que des amis à Grenade. Assiégée par les Rouges – qui venaient de faire un carnage à Malaga – Grenade était alors aux mains des nationaux et ceux-ci faisaient d'autant moins de cadeaux aux sympathisants, réels ou supposés, du Front populaire que ce dernier affirmait (par la voix de Rafael Alberti notamment) posséder en ville une 5e colonne. Les détenteurs du pouvoir n'étaient pas des phalangistes historiques mais des gens qui, au mieux, en arboraient la chemise bleue et les emblèmes, mais sans en partager le moins du monde les convictions. Ces individus provenaient généralement des secteurs les plus extrémistes de la CEDA, le grand parti de droite que présidait Gil Robles. Les vrais phalangistes, eux, n'étaient que quelques dizaines et leur chef, Gonzalez de Canales, avait même été « expulsé » de force de la ville car il s'opposait aux excès de l'épuration ! Lorsque Garcia Lorca s'est senti menacé, c'est chez son ami phalangiste, Luis Rosales, qu'il est allé se cacher et lorsqu'il a été arrêté, ce sont des phalangistes qui ont tout tenté pour le faire libérer. D'ailleurs, le poète connaissait José Antonio qui appréciait son œuvre ; il comptait de nombreux amis et admirateurs dans les rangs de la Phalange. Les phalangistes Francisco Villena, Luis Hurtado, Nemesio Sabugo et José-María Castroviejo seront les premiers à exprimer publiquement leur tristesse et leur colère à l'annonce de sa mort. Dire par ailleurs que le poète fut assassiné par des « franquistes » est tout aussi faux. A l'époque des faits, le général Franco n'est pas encore le commandant en chef des forces nationales. Il n'arrive en métropole que le 6 août et s'il est à la tête de l'armée du Sud, il n'a pas autorité sur Grenade. Cette ville dépend du général Queipo de Llano qui siège à Séville. Personnage fantasque et brillant, parfois généreux mais souvent implacable, ce général est une sorte de seigneur de guerre qui n'obéit pas à grand monde. Sollicité par Franco lui-même d'épargner le général républicain Campins (un vétéran du Rif), il refusera et fera exécuter le prisonnier. Autrefois giflé par José Antonio, il est également très hostile à la Phalange...

— Vous rendez hommage à la Division bleue qui s'engagea sur le front de l'Est dans le « strict respect de l'éthique militaire » pour lutter contre le bolchevisme. Dites-nous-en quelques mots.

— Lorsque naît, le 24 juin 1941, l'idée de créer une unité espagnole qui partira se battre sur le front de l'Est avec l'armée allemande, l'enthousiasme est considérable. En une dizaine de jours, ce sont plus de 40 000 jeunes qui se présentent à l'enrôlement. Ces volontaires veulent se battre « pour Dieu et pour l'Espagne », contre le communisme et l'armée rouge. Ils ne veulent pas s'emparer du territoire d'autrui et ce ne sont ni des fascistes ni des nazis, mais de simples patriotes qui veulent participer à l'écrasement du bolchevisme et rendre à l'URSS la monnaie de sa pièce. Les Soviétiques étant intervenus en Espagne durant la Guerre civile, nombreux sont, en effet, les jeunes nationaux qui veulent à leur tour porter le fer au cœur de la forteresse rouge. Joukov, Koniev, Malinovski et Rokossowski étaient venus se battre en Espagne et cette fois, les volontaires de la Division bleue iront les défier chez eux. A la différence de leurs

adversaires, les 18 000 combattants ibériques n’emmènent avec eux aucune police politique, aucun tueur, aucun tortionnaire. Ils vont libérer le peuple russe, pas le rééduquer ni l’exterminer. Ils laisseront d’ailleurs de bons souvenirs dans la plupart des localités où ils seront amenés à cantonner. Accueillie avec un certain scepticisme par certains officiers allemands, la Division bleue se fait vite remarquer sur le terrain par ses qualités tactiques et Hitler lui-même confiera (au général Jürgens) son admiration pour la ténacité et la témérité des soldats espagnols. Pour des gars venus d’Andalousie ou de Vieille Castille, c’est tout de même une sacrée gageure que de se battre dans deux mètres de neige et par - 40° ou - 50° ! Engagée sur le front du Volkhov puis devant Leningrad, l’unité espagnole n’est pas là pour la montre : en témoigne la bataille de Krasniy Bor, en février 1943, où les pertes s’élèvent, en 3 jours, à plus de 3 600 hommes. Au total et en 2 ans de présence sur le front, la Division bleue verra passer 46 000 volontaires dont 5 000 tomberont au champ d’honneur et 8 700 seront blessés au combat. D’une excellente conduite au feu et d’un comportement impeccable (aucun acte déshonorant ne peut lui être imputé), la Division bleue a écrit une belle page de l’histoire militaire de l’Espagne.

— ***Vous consacrez un chapitre aux « Irlandais de Franco ». Quelle était leur particularité ?***

— Du côté des nationaux, il y eut en Espagne des volontaires français, des Russes blancs et des Portugais. Les uns venaient parce qu’ils étaient monarchistes ou pro-fascistes et d’autres parce qu’ils voulaient en découdre avec les communistes. Chez les Irlandais, la plupart des volontaires se définissent comme catholiques. Ce sont des gens qui n’ont pas de motivation idéologique – « Nous ne sommes pas venus pour défendre les intérêts d’un parti politique », affirme le général O’Duffy – mais qui viennent se battre pour Dieu et pour la Foi, horrifiés qu’ils sont par le massacre systématique des religieux auquel se livre le Frente Popular.

A Drogheda, en septembre 1936, le cardinal MacRory, primat d’Irlande, déclare : « Il s’agit de savoir si l’Espagne restera ce qu’elle a toujours été, un pays chrétien et catholique, ou si elle deviendra un pays bolcheviste et ennemi de Dieu. » A compter de ce jour, l’aide à l’Espagne nationale prend une ampleur exceptionnelle dans tout le pays : les évêques (notamment NNS Michael Fogarty et Edward Doorly) autorisent des collectes, les grands journaux apportent leur soutien, le Front chrétien (ICF) organise des meetings de masse et le général O’Duffy (qui avait été l’organisateur du Congrès eucharistique de 1932) lance l’idée d’une Brigade irlandaise. Le 30 septembre 1936, Mgr Pla y Deniel, l’archevêque de Salamanque, est le premier à parler de la guerre qui se déroule en Espagne comme d’une « Croisade » et tel est bien l’esprit dans lequel vont s’engager les jeunes volontaires de la Bandera irlandaise.

Propos recueillis par Catherine Robinson

Lectures Françaises, n° 636, avril 2010

Ce qu’on ne vous a jamais dit sur la guerre d’Espagne

Réponse à la désinformation, aux contre-vérités et à la falsification historique qui font encore passer les républicains espagnols pour de bienveillants démocrates et la droite nationale pour un ramassis de réactionnaires obtus, bigots et haineux. Ressassé sans relâche depuis 70 ans par une armée de menteurs professionnels, ce cliché trompeur a la vie dure.

Ce livre rappelle ce que « l'histoire officielle » occulte et dissimule et que seuls quelques rares historiens et maisons d'édition ont eu le courage de dénoncer...

Présent, n° 7097 du jeudi 20 mai 2010

Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne

Alors que l'Espagne, assiégée par les revanchards marxistes, Zapatero aidant, risque de voir se rallumer les cendres de la guerre civile, le livre de Christophe Dolbeau, véritable vade-mecum contre la désinformation, tombe à point. Citons Christophe Dolbeau:

– L'Espagne, au prix d'une guerre terrible et de sacrifices immenses, allait s'arracher aux griffes d'un gang de « cruels imbéciles », de « crétins criminels » et de « scélérats » (selon les termes mêmes de deux Pères de la République, Perez de Ayala et le Dr Marañón). Ce sursaut est tout à son honneur, il est juste d'y rendre hommage et nous espérons y contribuer un tant soit peu par ce modeste ouvrage.

Ce « modeste ouvrage » ? C'est Christophe Dolbeau qui est trop modeste ! Tant par sa taille (quelque 220 pages) que par son sérieux, ce livre est la réponse intelligente, motivée, exhaustive, à tous les mensonges qui continuent d'être propagés.

Rien n'est laissé de côté. Ni les raisons véritables du soulèvement salvateur qui, il y a 70 ans, a permis à l'Espagne d'échapper à l'horreur communiste. Ni des motivations de José Antonio Primo de Rivera et de Franco. A quoi s'ajoutent, ce qui est peu connu, la mobilisation des intellectuels espagnols contre le *Frente Popular*, le rôle des amis français de la *Cruzada*, les volontaires irlandais (les « Chemises vertes ») aux côtés de Franco, les volontaires français de la *Bandera Jeanne d'Arc*, etc. « De 1936 à nos jours, on peut (...) affirmer que 80 % de tout ce qui a été dit, écrit, chanté, peint ou filmé hors d'Espagne et sur le sujet relève de l'intoxication pure et simple, écrit Christophe Dolbeau.

Dès le départ, les patriotes avaient tort et la gauche raison. Pour les « fils de la Lumière » comme pour les héritiers de Robespierre et de Lénine, il fallait qu'il en fût ainsi et à partir de ce postulat (qui reste, hélas, largement d'actualité), une gigantesque imposture s'est développée. »

Mensonges par omission, équivoques, grossières contrevérités, rien ne nous a été et ne nous est épargné : Guernica, l'assassinat de Frederico Garcia Lorca, la répression chez les Rouges, les massacres de masse contre les nationalistes, etc. On recommandera plus particulièrement aux lecteurs le dossier de l'affaire Lorca qui fait un sort définitif à la légende du poète prétendument assassiné par la Phalange quand ce sont des phalangistes qui tentèrent de le faire libérer pour l'arracher à son tragique destin. D'autant que Lorca, qui avait des relations cordiales avec José Antonio, montra une certaine sympathie pour la Phalange.

Pour qui voudrait traiter sérieusement de la guerre d'Espagne, l'ouvrage de Christophe Dolbeau (on a envie de dire « Le Dolbeau ») est incontournable.

A.S.

L'Action française 2000, n° 2795, du 3 au 6 juin 2010

Un passé toujours présent...

S'inscrivant en faux contre un anti-franquisme renaissant, qu'il accuse de falsifier la vérité historique, Christophe Dolbeau dépeint une II^e République espagnole à la solde du totalitarisme soviétique.

Bien à propos arrive l'ouvrage de Christophe Dolbeau sur la guerre civile espagnole de 1936 à 1939. Il coïncide avec une recrudescence anachronique de l'anti-franquisme d'une certaine *intelligentsia* gauchiste en Espagne, relayée avec délectation par nos médias, tel *Le Figaro* qui titrait le 26 avril : « *Les Espagnols veulent instruire le procès du franquisme.* »

Descente aux enfers

Comme l'écrit l'auteur du livre, *nombreux sont encore les dupes ou les naïfs qui tiennent la IIe République espagnole pour un État de droit gouverné par une gauche bienveillante et démocratique attaquée par des hordes fascistes. Ressassé sans relâche depuis soixante-dix ans par une armée de menteurs professionnels, ce cliché trompeur a la vie dure.* » Cet anti-franquisme rétrospectif non seulement fait litière de la vérité historique mais constitue une véritable inversion de la réalité.

Christophe Dolbeau relate fort bien la descente aux enfers de la IIe République dominée par les partis révolutionnaires comme le PSOE et Esquerra Catalana et autres, la sauvagerie anti-catholique, ainsi que les massacres de prêtres et de religieuses, les incendies d'églises et de couvents, le désordre permanent, les assassinats d'ennemis politiques et les règlements de compte. Ce fut finalement le soulèvement militaire du 18 juillet 1936 dont l'échec entraîna la guerre civile et ses horreurs - parmi lesquelles il faut rappeler le « Katyn » espagnol de Paracuellos, où 5 000 personnes furent fusillées et dont la responsabilité, suivant des documents soviétiques, incombe à Santiago Carrillo, chef communiste plus tard adulé par l'*intelligentsia* de L'après-Franco !

Il ne faut pas oublier en effet que, dès l'été de 1936, l'Espagne dite républicaine fut prise en main par les communistes et la conduite de la guerre par l'Union soviétique. Le rôle essentiel de cette dernière et sa pénétration dans l'appareil d'État espagnol ont été rappelés par François Furet dans *Le Passé d'une illusion*. L'enjeu était de taille : une Espagne soviétique eût changé du tout au tout l'équation géostratégique européenne. Ni l'Union soviétique ni la nébuleuse « antifasciste » internationale ne devaient pardonner cet échec à Franco, pas plus que leurs efforts infructueux après la guerre pour le chasser du pouvoir malgré l'aide aberrante des puissances occidentales victorieuses. La Guerre froide devait bientôt changer le panorama international.

L'œuvre du Caudillo

On s'explique mieux alors la haine viscérale anti-franquiste qui sévit dans les milieux de gauche et les médias (pardon pour le pléonasme !) ainsi que dans une *intelligentsia* dévoyée. On retrouvera plus tard, et pour les mêmes raisons, la haine contre Le général Pinochet au Chili.

Ainsi donc, s'il est indiscutable que la guerre d'Espagne fut, avant tout, une affaire espagnole dont les racines se trouvent dans l'histoire du pays, il est certain que le choc des idéologies et la politique internationale contribuèrent à rendre inéluctable cet affrontement dont certains s'ingénient encore à ranimer les braises. Or, l'Espagne d'aujourd'hui a contracté une dette énorme envers Franco qui l'a délivrée du régime soviétique qui fut celui de l'Espagne dite républicaine, qui a maintenu son indépendance contre vents et marées, et l'a notamment tenue à l'écart de la guerre mondiale au prix d'un bras de fer de près de trois ans avec Hitler. Il faut aussi reconnaître que la neutralité espagnole, comme le maintien de l'Afrique du Nord dans la France du maréchal Pétain, a aidé puissamment à la victoire des alliés.

Quel bilan ?

Il faut enfin constater le remarquable essor économique de l'Espagne à partir de 1960 qui lui permit de prendre place parmi les pays développés et de redevenir une puissance.

Les témoins et les historiens ne manquent pas de relever les regrets de la majorité du peuple espagnol après la disparition du Caudillo. Comme le dit l'historien Pio Moa, les réussites de Franco et le bilan de son action gouvernementale en font une personnalité politique de la plus grande envergure dans l'histoire de l'Espagne.

Il est cependant à présumer que les instruments de communication qui sont aux mains de ses ennemis ne permettront pas de nos jours de reconnaître que l'Espagne de Franco, au prix d'une guerre terrible, s'est arrachée des griffes de « *cruels imbéciles* », de « *crétins criminels* » et de « *scélérats* », selon les termes mêmes de deux « Pères de la République », Perez de Ayala et le Dr Marañón, ainsi que le rapporte Christophe Dolbeau, dont l'ouvrage contribue à débusquer le mensonge et à permettre à la vérité historique de se manifester.

André Pertuzio

Rivarol, n° 2957 du 18 juin 2010

Ch. Dolbeau : « En finir avec 70 ans de mensonges sur la guerre d'Espagne »

RIVAROL : Christophe Dolbeau, vous êtes professeur d'anglais mais aussi passionné par l'histoire de l'ex-Yougoslavie à laquelle vous avez consacré des livres (*Croatie, sentinelle de l'Occident*, éd. Arctic 2006) et de nombreuses études, tout récemment encore dans notre revue *Ecrits de Paris où vous avez publié un long article sur le « démocide » commis par les titistes à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale (n° de mai d'EdP, dossier sur « les maudits »)*. Même si dans votre livre *Les Parias* (éd. Irminsul 2001), vous aviez évoqué de grandes figures de la Phalange comme Onésimo Redondo et Ernesto Giménez Caballero, comment en êtes-vous venu à écrire sur la Guerre d'Espagne et surtout sur ce qu'on n'a jamais dit à ce sujet¹ ?

Christophe DOLBEAU : Il y a une quarantaine d'années, j'ai commencé à m'intéresser aux problèmes yougoslaves et plus précisément à la question croate car il me semblait que la Croatie était victime d'une énorme tromperie. Aujourd'hui, ma démarche est un peu la même et si j'ai entrepris de consacrer un ouvrage à la Guerre d'Espagne, c'est qu'il m'est apparu indispensable de répondre aux mensonges auxquels le public français est systématiquement soumis depuis plus de 70 ans. Ces mensonges, on ne se lassera jamais de le répéter, furent conçus par le Komintern, popularisés par le Front Populaire et repris après-guerre par tout ce que l'Intelligentsia comptait de philocommunistes, de soi-disant progressistes, de chrétiens insanes et d'idiots utiles. Ces derniers souvent recrutés dans les rangs de la fausse droite, il faut bien le dire. Trente-cinq ans après la disparition de Francisco Franco, la désinformation continue de plus belle, on nous sert encore et toujours les mêmes fables et ceci est proprement intolérable. Il faut absolument dénoncer la fraude et en démonter les rouages.

R. : Comment expliquez-vous justement que tant d'intellectuels, d'écrivains comme Kessel, Malraux, Hemingway, sans parler de l'une des sœurs Mitford, aient adhéré à l'idéologie révolutionnaire espagnole et que, plus de septante ans après la fin du conflit, soient encore si nombreux, pour reprendre votre expression, « *les dupes et les niais qui tiennent encore la IIe République espagnole pour un paisible Etat de Droit* » ?

C.D. : La mode des années 1930 était au communisme et de nombreux intellectuels succombèrent à ses chimères au point d'en cautionner parfois les crimes les plus abjects. Raymond Aron n'a pas eu tort de parler du marxisme comme de l'« opium des intellectuels ». Victimes d'hallucinations, ils n'ont pas su ou pas voulu voir ce qu'était

réellement le *Frente Popular* et rares furent ceux qui eurent le courage, comme la philosophe Simone Weil, d'en reconnaître les crapuleries. À noter aussi que des gens comme Koestler, Hemingway, Orwell ou Malraux se sont tout de même bien gardés de rejoindre physiquement les Brigades Internationales... Leurs divagations n'ont jamais été remises en cause, elles sévissent encore et contribuent, hélas, à perpétuer le mythe.

R.: Pouvez-vous nous rappeler brièvement les origines de ce conflit ?

C.D. : La II^e République, ce sont cinq ans de gabegie. Des réformes avortées, un *putsch* militaire, une insurrection marxiste, le tout ponctué d'incendies d'églises, d'attentats, de meurtres, de grèves et de saisies abusives. Comme l'a dit le général Franco, l'Espagne était entrée dans les trances de l'agonie. En juillet 1936, il fallait réagir car c'était désormais une question de vie ou de mort. Quant au *casus belli*, la goutte qui fit déborder le vase, ce fut l'assassinat de sang froid (13 juillet 1936), par des policiers socialistes, de José Calvo Sotelo, le jeune leader de la droite parlementaire.

R. : Vous consacrez des pages terribles aux « tchékas » rouges, à Madrid et à Barcelone mais surtout en province et soulignez la férocité dont elles firent preuve, parfois sous la direction d'agents russes comme un certain Sonine. Comment fonctionnaient-elles ?

C.D. : Les « tchékas » étaient en quelque sorte des commissariats privés ; elles faisaient office à la fois de cantonnements, de centres d'interrogatoire, de geôles et de cours martiales. Elles étaient gérées par des polices parallèles dont les membres provenaient des partis et syndicats de gauche. Il y avait donc des « tchékas » socialistes, anarchistes, communistes, trotskystes, radicales, etc., indépendantes les unes des autres et souvent rivales dans le crime. Tolérées voire encouragées par l'État et dirigées par des truands, des psychopathes ou des fanatiques, ces bandes ont rapidement instauré un climat de terreur dans la plupart des grandes villes d'Espagne. Enlèvements, vols, tortures, viols et meurtres, telles étaient leurs méthodes. Le tout, bien sûr, au nom de l'« antifascisme ». À partir de mai 1937, les communistes ont repris en main ces officines et y ont introduit les techniques du NKVD ; sont alors apparus dans leur sillage divers agents soviétiques comme Sonine, Grigoulevitch, Koltsov, Eittington, Gerô, Hertz ou Vidali.

R. : Vous nous apprenez que, tombées sous la coupe soviétique après l'élimination sanglante des anarchistes, ces « tchékas » recoururent à des moyens d'intimidation et de tortures extraordinairement modernes, utilisant par exemple les couleurs et les bruits violents pour tétaniser les prisonniers. Pouvez-vous nous en dire plus ? Et cela ne préfigure-t-il pas les moyens utilisés à Guantanamo ou à Abou-Ghraïb par exemple par les Américains pour faire avouer n'importe quoi aux détenus islamistes ?

C.D. : Le grand architecte des « tchékas », à Barcelone en particulier, fut Alfonso Laurencic, un étrange personnage, né en France mais d'ascendance austro-slovène. À la fois peintre et chef d'orchestre, ce Laurencic était probablement familier du suprématisme, du constructivisme, de la synesthésie, de l'art cinétique et de la *Gestalt-psychologie*. Il recourait, en effet, aux couleurs et aux sons afin de perturber l'équilibre mental des prisonniers et d'affaiblir leurs défenses psychologiques. À la peur, aux coups, à la sous-alimentation s'ajoutèrent dès lors les illusions cognitives, les images résiduelles et la désorientation spatio-temporelle. Très modernes pour l'époque, ces méthodes se sont ensuite répandues dans le monde entier. Chinois et Nord-Coréens les ont utilisées, le Viet-Minh les a pratiquées, puis la CIA a mis au point, à partir des années 1950, des techniques de privation sensorielle et de « fabrication du consentement » (*manufacturing consent*). L'Allemagne Fédérale et Israël passent également pour y avoir eu recours. En un sens, je crois que les techniques de Laurencic étaient plus sophistiquées que les moyens, somme toute assez classiques et rudimentaires, que mettent en oeuvre les geôliers de Guantanamo et d'Abou Ghraïb.

R. : On a l'impression en vous lisant que les Rouges ne voulaient pas simplement s'emparer du pouvoir mais aussi édifier une humanité et un monde nouveaux sur les décombres de l'Espagne séculaire. Cette impression est-elle exacte ?

C.D. : Oui, indéniablement. Il ne s'agissait pas simplement de défendre la République et encore moins « la Liberté » mais bel et bien d'instaurer un régime bolcheviste, d'éliminer tous les vestiges de l'ancienne société et de transformer l'Espagne de fond en comble. Largo Caballero avait d'ailleurs annoncé que pour mettre fin à la lutte des classes, il fallait que l'une d'elles disparût... Et quant à l'Église catholique, l'objectif avoué des chefs du Front Populaire était de l'éradiquer définitivement.

R. : On connaît bien la Légion Condor mais beaucoup moins la Bandera irlandaise ou la Bandera Juana de Arco. Pouvez-vous nous en dire plus ?

C.D. : La Bandera irlandaise était une petite unité de 600 volontaires qui s'est battue aux côtés des nationaux sur le front de Madrid. Constituée en novembre 1936 par le général O'Duffy, ancien chef d'état-major de l'IRA et bras droit de Michael Collins, cette unité regroupait essentiellement des catholiques qui venaient défendre Dieu et la Foi. Du côté français, une Bandera Jeanne d'Arc vit également le jour, en mai 1937, à l'initiative du capitaine (et ancien Camelot du Roi) Henri Bonneville de Marsangy. Plus politique et moins confessionnelle que son homologue irlandaise, cette formation attira surtout des militants d'Action Française ainsi que d'anciens Croix-de-Feu. Proportionnellement à leurs effectifs, ces deux banderas payèrent un lourd tribut à la lutte contre les Rouges.

R. : Dans un article publié le 19 mars, *Rivarol* montrait que le monde littéraire et universitaire espagnol n'avait pas été unanime derrière les Rouges, une bonne partie choisissant au contraire le camp nationaliste, ce que certains payèrent très cher. Pouvez-vous en donner des exemples et rétablir la vérité sur la mort de Garcia Lorca ?

C.D. : En fait, les principaux fondateurs de la République – Ortega y Gasset, Marañón et Pérez de Ayala – prirent parti contre le Front Populaire et rallièrent le camp national, rapidement suivis par divers penseurs libéraux comme Azorín, Pio Baroja ou Garcia Morente. À droite, l'essayiste Ramiro de Maeztu, le dramaturge Mufioz Seca et le poète Hinojosa furent assassinés par les Rouges dès le début du conflit. Outre une kyrielle de jeunes auteurs phalangistes (dont Ridruejo, Agustin de Foxa, Sanchez Mazas, Manuel Machado), un grand nombre d'écrivains confirmés, d'universitaires et d'artistes apportèrent leur soutien à la rébellion. Parmi ceux-ci, Miguel de Unamuno, Eugenio d'Ors, Ricardo León, Josep Pla, Eduardo Marquina, Emilio Carrare ou Concha Espina, mais aussi les peintres Dalí, Zuloaga et Ponce de León, ou encore les musiciens Manuel de Falla et Andrés Segovia. La fameuse « légende noire » du franquisme est donc une escroquerie de plus ! En matière d'intox, la mort de Garcia Lorca est encore plus emblématique. Victime de jalousies locales, de rancunes familiales et d'« homophobie » beaucoup plus que d'une quelconque vindicte politique, le poète fut bien assassiné par de prétendus « nationaux » mais certainement pas par des phalangistes et aucunement sur l'ordre ou avec l'assentiment du général Franco. Les phalangistes, dont certains étaient ses amis, ont au contraire tout tenté pour le sauver et quant à Franco, il n'avait alors aucune autorité sur la ville de Grenade !

R. : Avec le recul, peut-on dire que là où la révolution a échoué en 1939 grâce aux forces réunies par le generalissimo Franco, le libéralisme a réussi, comme on peut le déduire de la « movida » et des lois prises après la mort du Caudillo, ainsi que de l'hommage, que vous déplorez, rendu par le roi Juan Carlos aux « bourreaux de son pays » ?

C.D. : Le libéralisme et la « movida » ont entraîné la réapparition en Espagne de maux –

partitocratie et séparatisme notamment – qui ont toujours eu pour le pays des conséquences funestes. Joint à une décadence accélérée des mœurs, à une immigration massive, au reniement des valeurs traditionnelles de l'Hispanité et au revanchisme hargneux de la gauche, ce changement est certainement dommageable. Reste, au-delà de ces problèmes et de ces inquiétudes, que l'Espagne d'aujourd'hui demeure tout de même un pays viable, ce que n'était pas l'Espagne de 1936. Aussi fâcheux soient-ils, les errements du régime actuel sont en effet sans commune mesure avec les aberrations et les crimes de la révolution de 1936. Fort heureusement pour les Espagnols, le juge Garzón n'est pas Garcia Oliver et M. Zapatero n'est pas Largo Caballero !

Propos recueillis par Jacques Langlois

L'Homme Nouveau, n° 1472 du 19 juin 2010

Chronique d'histoire

Christophe Dolbeau a le mérite, dans ses livres et ses articles, de recourir aux travaux étrangers et d'enrichir ses textes de notes nombreuses et intéressantes. Ainsi, dans son dernier livre, consacré à la Guerre d'Espagne, il se réfère principalement à des sources espagnoles. Ce n'est pas une histoire complète de cette dramatique guerre civile, mais une suite de chapitres qui présentent différents moments, personnages ou problématiques. À côté de chapitres qui sont de bonnes synthèses (sans surprise) sur Franco « *soldat d'exception* » et Primo de Rivera, le fondateur de la Phalange, il y a des chapitres qui montrent des aspects peu connus ou peu étudiés : celui consacré aux trois livres publiés par Franco (un ouvrage sur la Légion espagnole au Maroc, un scénario et un recueil d'articles sur la franc-maçonnerie) ou encore celui consacré aux volontaires français Il dans le camp nationaliste (mais on est étonné que Christophe Dolbeau n'évoque pas le grand poète Pierre Pascal, engagé dans la *bandera* Jeanne d'Arc). Certains chapitres cherchent aussi à rétablir la vérité de l'histoire sur des épisodes controversés ou mythifiés, ainsi celui consacré à l'assassinat du poète Federico Garcia Lorca par les nationalistes.

Un livre intéressant et utile.

Yves Chiron

La Lettre des Amitiés franco-espagnoles, n° 79, été 2010

La Guerre d'Espagne

Le dernier livre de Christophe Dolbeau est plus exactement titré « Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la Guerre d'Espagne ». Sans doute est-il inspiré des œuvres de Pio Moa, non traduites en France, mais avec en plus (ce qui est rare en France), la défense sans complexe de la Croisade du 18 juillet 1936 et des européens, engagés volontaires en Espagne. Ce livre arrive à un bon moment de l'actualité qui secoue la péninsule, avec la Loi sur la mémoire historique et le soutien de toute la Gauche au juge Garzon... Nombreux sont encore les dupes et les niais qui tiennent la seconde République pour un paisible État de droit, gouverné par une gauche libérale, progressiste, bienveillante et démocratique, et une droite nationale pour un ramassis de réactionnaires obtus, bigots et haineux. Ressassé sans relâche depuis 70 ans, par une armée de menteurs professionnels, ce cliché trompeur a la vie dure. Oubliés les incendies d'églises et de couvents, les confiscations de biens, les grèves permanentes, les mutineries, les émeutes, les pillages, les meurtres et les attentats ! Oubliée la cohorte de médiocres et de malfaisants, de

terroristes, de tricoteuses et de maçons, qui s'empare du pouvoir et proclame à tous vents qu'elle veut faire au plus vite de l'Espagne une « démocratie populaire ». Légitime réflexe d'auto-défense de l'Espagne éternelle, le soulèvement national n'est pas sans soutien à l'Etranger où les bonnes volontés se mobilisent en grand nombre. En France, la droite nationale fait activement campagne pour les insurgés et quelques centaines de militants vont même faire le coup de feu de l'autre côté des Pyrénées...

Oui, au prix d'une guerre terrible et de sacrifices immenses, ce pays s'arrachait aux griffes d'un gang de « cruels imbéciles, de « crétins criminels » et de « scélérats » selon les termes mêmes de Pérez de Ayala et du Docteur Maranon, considéré comme deux des trois Pères de cette République.

Cet ouvrage que nous pouvons qualifier « d'engagé » et particulièrement documenté, enrichi de nombreuses anecdotes, chants, notes, bibliographie, est incontournable. Désintoxiquant et vraiment passionnant, cet ouvrage de 212 pages est à commander sans hésitation et à offrir aussi aux adolescents car sa lecture est facile, loin des circonvolutions universitaires. Il a sa place d'honneur sur un fond de trois cents ouvrages autour de ce thème, détenus au Cercle Franco Hispanique.

Rizières & Djebels, n° 146, juillet 2010

La Guerre d'Espagne, ce qu'on ne nous a jamais dit

« Il y a un peu plus de 70 ans, l'Espagne, au prix d'une guerre terrible et de sacrifices immenses, s'arrachait aux griffes d'un gang de cruels imbéciles, de crétins criminels et de scélérats. Ce sursaut est tout à son honneur, il est jusque d'y rendre hommage et nous espérons y contribuer un tant soit peu par ce modeste ouvrage. »

<http://agenciahispanoamerica.org/versecc.php?nid=6> (ANNHA, Agencia de Noticias nacionales), juillet 2010

Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la "Guerre d'Espagne".

L'Atelier Fol'Fer presenta una obra imperdible de Christophe Dolbeau . Olvidados los incendios de iglesias y conventos, las confiscaciones de bienes, las huelgas permanentes, los motines, los saqueos, los asesinatos...

Mémoires d'Empire, n° 40, juillet-août-septembre 2010

Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne

« *Le socialisme ne peut s'imposer que par la violence, et tout camarade qui soutient le contraire et nourrit encore des rêves de démocratie n'est rien moins qu'un traître.* » Ainsi parlaient, en 1934, les socialistes espagnols, qu'on voudrait nous présenter aujourd'hui comme l'expression d'une gauche libérale.

Ce livre nous décrit ce que furent les prémices de la guerre d'Espagne. Les élections truquées et falsifiées de 1936, gagnées par les socialistes qui installent le Front Populaire. L'installation rapide d'un régime révolutionnaire et de terreur : opposants arrêtés, journaux interdits, députés invalidés, meurtres, arrestations, églises brûlées, prêtres assassinés. La seule solution pour les patriotes reste alors l'insurrection. Le 18 juillet 1937 le combat s'engage, dirigé par le général Franco et José Antonio Primo de Rivera. On découvre aussi quelle fût la mobilisation des intellectuels espagnols contre le *Frente Popular*, l'engagement, aux côtés des nationalistes de volontaires Irlandais (Les chemises

vertes) et Français de la Bandera Jeanne d'Arc.

Christophe Dolbeau apporte les pièces nouvelles d'un dossier sensible, rétablit la vérité avec méthode. Il explique ainsi que le poète Federico Garcia Lorca, prétendument assassiné par la Phalange, a au contraire tenté d'être sauvé par des phalangistes ! Pour ceux qui cherchent un ouvrage sérieux sur la guerre d'Espagne, le livre de Christophe Dolbeau est une mine d'informations.

Présent, n° 7172 du samedi 4 septembre 2010

Le délire antifranquiste

Pour commencer, il faut relire La Fontaine : « Le lion, terreur des forêts, / Chargé d'an et pleurant son antique prouesse / Fut enfin attaqué par ses propres sujets. »

Il n'empêche qu'on est un peu abasourdi quand on voit les Espagnols, dont une bonne moitié, voire les deux tiers, ont eu un père ou un grand-père dans le camp franquiste, laisser démolir les unes après les autres les statues de Franco... Il est vrai qu'il suffit de regarder notre doux pays. On y voit *La Revue des Deux Mondes*, ou *La Croix*, qui furent à la pointe du soutien à Franco en 1936-1939 (et dont le public docile n'a guère changé), parler avec horreur ou dédain du Caudillo. A en croire toute la haute et la basse intelligentzia, il valait mieux, en 1936, laisser s'exprimer la pègre et les braves staliniens d'Outre-Pyrénées, laisser continuer les assassinats de prêtres et d'élus de droite. Surtout ne pas résister ! nous disent ces gens qui n'ont que « la » Résistance à la bouche...

Un sommet fut atteint chez nous quand Chirac signa un décret, aussi lamentable que celui de Juan Carlos en Espagne, pour honorer (et pensionner) les anciens des Brigades internationales. Lui qui se réclamait du général De Gaulle, dont la dernière visite à un chef d'Etat fut, délibérément, pour Franco.

Contre ce délire antifranquiste, j'ai deux livres à recommander. D'abord et toujours, *Le Temps de Franco* de Michel del Castillo (Fayard, 2008, 22 euros). Parce qu'il se lit presque comme un roman. Et parce qu'il s'adresse à tout public, de gauche comme de droite, et notamment à ceux qui ont cru longtemps, comme l'auteur (fils d'une journaliste gauchiste du *Madrid* de 1936), que le « bon » camp était celui des républicains du Frente Popular.

Max Jacob pour Franco

Ensuite le tout récent livre de Christophe Dolbeau, *Ce qu'on ne vous a jamais dit sur la Guerre d'Espagne* (Atelier Fol'Fer, 214 p., 20 euros). Il répond très bien à son titre, mais s'adresse à des convaincus. Il traite de la carrière de Franco, de l'insurrection du 18 juillet, du soutien à Franco des intellectuels espagnols et français, ou des Volontaires irlandais et français. Car face aux intellectuels et artistes type Malraux ou Gide, Picasso ou Casals, face aux chrétiens larmoyants du type Mauriac ou Maritain qui ne voulaient pas choisir (1), il y eut, outre une flopée d'académiciens, outre Gaxotte (très engagé et mieux connu en Espagne que Maurras), outre Claudel et Jammes, des signatures qu'on a oubliées : Strawinski, Maurice Denis, Max Jacob (2)...

Parmi les romanciers, Dolbeau oublie le plus efficace, Lucien Maulvault avec *El Requete* (1937). Mais il nous entraîne sur les traces des volontaires français du côté de Franco, et là il n'oublie personne : ni les héroïques Monnier et Marsangy, ni Michel de Camaret, futur compagnon de la Libération et député européen du Front national, ni Irène du Luart, fille d'un général cosaque des armées blanches, dont on n'a pas encore démolé la stèle au quartier du 1er REC à Orange. Un chapitre est consacré aussi aux Irlandais, qui

furent sept cents, pendant une petite année seulement (1936-1937), car l'Atlantique se révéla plus difficile à franchir que les Pyrénées ou la Méditerranée. Christophe Dolbeau ne dit rien de Guernica, sans doute parce que la question a déjà été traitée par Arnaud Imatz. On sait aujourd'hui qu'il y eut une centaine de victimes civiles, moins que dans les petites villes normandes bombardées par les Alliés, mais la presse française continue imperturbablement à parler de milliers...

Reçois cette couronne...

Le livre de Dolbeau, et celui de Del Castillo sont des lumignons dans une production toujours aussi conformiste. *Le Bulletin des Lettres* de Lyon avait attiré mon attention sur un titre curieux, *Encore un fichu roman sur la Guerre d'Espagne* (478 p., éd. C. Bourgeois, trad. V. Raynaud, avec le concours du CNL). Il m'avait laissé espérer un travail très original. L'auteur, Isaac Rosa, né en 1975, a réédité en effet son premier roman de 1999, *La Malamemoria*, en en faisant lui-même la critique, chapitre après chapitre. Hélas ! Rosa relève avec causticité les personnages manichéens, tous méchants quand ils sont pour Franco, tous bons quand ils sont à gauche, il se garde bien de le critiquer ; au contraire, il le renforce. Cela le *Bulletin des Lettres* avait oublié de me le dire. Comme s'il acceptait, lui aussi, la nouvelle version bien-pensante de la Guerre d'Espagne.

Un peu de latin pour finir. Christophe Dolbeau a bien fait de mentionner la dédicace que composa Antonio Tovar (futur recteur de Salamanque) pour la Couronne de Sonnets offerte par les poètes espagnols, en 1939, à José Antonio (fusillé le 20 novembre 1936 alors qu'il n'avait pas pris part à l'insurrection, ayant été embastillé dès la victoire du Frente popular, en mars 1936) : *Hanc lauro viridi consortam sume coronam / Marmor habebit, eheu, quam tibi texit amor*. Ce qui peut se traduire ainsi : « Reçois cette couronne faite de vert laurier / Hélas ! c'est ton marbre qui l'aura, cette couronne que l'amour te tresse. »

R. Le B

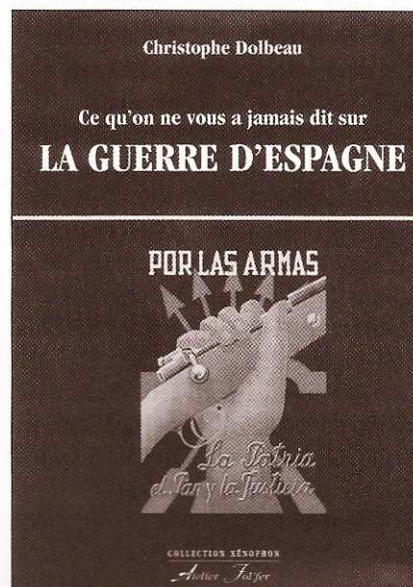
(1) Bernanos, lui, tonna contre la répression franquiste à Majorque, dans *Les Grands Cimetières sous la lune* (1937). Dolbeau signale qu'il y eut une réplique de François Maret intitulée *Les Grands Chantiers au soleil* (Baudinière, 1937). Simone Weil et Saint-Exupéry, sans prendre parti pour Franco, avaient répondu à Bernanos que les républicains à Barcelone fusillaient encore plus que les franquistes à Majorque.

(2) Ce soutien de Max Jacob à Franco (qui ne le brouilla pas avec Picasso, lequel a toujours adopté sans aucune conviction profonde les positions politiques qui convenaient à ses intérêts) a été évoqué dans un colloque universitaire consacré au poète. Que croyez-vous qu'il arriva ? Cette évocation fut censurée, et ne parut pas dans les actes du colloque. On est dans la France de la Ve République, Franco est supprimé sur la photo, comme Trotski dans les encyclopédies soviétiques.

DOLBEAU, CHRISTOPHE: *Ce qu'on ne vous a jamais dit sur. La Guerre d'Espagne*. Collection Xénophon, Atelier Fol'Fer, 2010, 28269 Anet.

COMO ya estamos acostumbrados a las mentiras, falsedades, tergiversaciones y embustes que acerca de la guerra civil española se publican abundantemente en España en estos tristes años, es enorme la sorpresa que produce esta notable obra acerca de la cuestión, publicada en Francia,

Por fin hay alguien que presenta a los lectores una versión perfectamente ajustada a lo que fueron los terribles acontecimientos entonces vividos, entre otros por quien estas líneas escribe. Albricias y enhorabuena al autor, Christophe Dolbeau, que viene a unirse a los escasos pero magníficos historiadores españoles que, poco a poco y salvando todas las dificultades, que son



suite de l'article en page suivante

muchas, van recuperando la verdad histórica. Contra ellos la inquina, el olvido y silencio oficiales poco van a poder.

Nos encontramos, pues, ante una obra que relata los hechos tal y como fueron. A este mérito añade una profusión de notas aclaratorias que certifican la exactitud de cuanto en el texto se afirma; ello le da al conjunto un aura de veracidad que no es frecuente y menos en una obra escrita en francés y para franceses, pero que resulta muy útil para cualquier lector.

Ya la presentación del libro —a la que no faltan las notas aclaratorias que van a acompañar toda la obra— nos presenta lo que fue el Frente Popular en España y la forma en que, fríamente y con un decidido propósito, se nos condujo a la guerra civil. Sin esta base de partida no se entiende nada.

Describe perfectamente la reacción obligada de lo que llama «la España eterna» y la superioridad, no sólo de su organización durante la guerra, sino también la moral que le llevó a la victoria.

Después de presentar las figuras de Franco y José Antonio cuyos méritos y virtudes resultan evidentes, aborda una cuestión importantísima y hoy olvidada por muchos: la actitud de los intelectuales españoles del momento —muchos y muy cualificados— que expresaron su comprensión y simpatía hacia los sublevados el 18 de julio de 1936, junto con la satisfacción de la mayor parte de ellos durante la guerra hacia Franco y el Régimen que nacía; se incluía entre ellos a los más calificados, a pesar de que algunos como Marañón y Ortega y Gasset habían contribuido notablemente a la caída de la Monarquía y entronización de la República.

En este aspecto nos encontramos ante un libro ejemplar y de gran interés, pues la izquierda universal ha logrado enturbiar la realidad de aquellos hechos, a base de insistir una y millo- nes de veces en que el Régimen de Franco fue lo que llaman «un páramo cultural»; la repetición de los méritos y valía de los exiliados en Méjico o don-

de fuera y la machacona alusión al asesinato de García Lorca y a la muerte en prisión de Miguel Hernández, han logrado imponer una impresión totalmente falsa de los hechos reales. Ya dijo Lenin que «una mentira repetida mil veces se convierte en verdad» y así lo demuestran a diario sus epígonos de toda laya, incluso la supuestamente conservadora.

Pues bien, Christophe Dolbeau desmonta esa tremenda falsedad en las páginas de su libro donde incluye los nombres y circunstancias de los intelectuales (filósofos, profesores, escritores, dramaturgos, periodistas, gentes del cine, investigadores, etc.) que fueron afines al régimen de Franco; bajo él desarrollaron sus obras —muchas de ellas importantísimas— y dieron a España en aquellos años un esplendor cultural que ahora no se ve por ningún lado. Todo sin subvenciones partidistas como hoy ocurre.

Ahí aparecen figuras como Azorín, Benavente, Foxá, Sánchez Mazas, Concha Espina, Víctor de la Serna, Luis Rosales, Jardiel Poncela, García Morente, Zubiri, Ricardo León, Eduardo Marquina, Manuel Machado, los Álvarez Quintero, Eugenio d'Ors, Emilio Carrere, Eugenio Montes, Luys Santa Marina, García Serrano, Giménez Caballero, Pemán, Pemartín, Fernández Flórez, Salvador Dalí, Ignacio Zuloaga, Andrés Segovia, Capuz, Gutiérrez Solana, Pancho Cossio, Camilo José Cela y tantos otros que, unos con entusiasmo falangista, otros desde posiciones más conservadoras, y otros con alternativas, no exagera el autor al decir que, de una u otra manera, formaron una pléyade de intelectuales que desde posiciones diversas e incluso con idas y venidas, vivieron y desarrollaron sus obras manteniendo un apoyo más o menos pronunciado al régimen instaurado por Franco. Pero no sólo lo afirma, sino que lo demuestra con las abundantes citas que aparecen en el libro que comentamos.

Mención especial dedica al asesinato de García Lorca, cuyos ejecutores y sus móviles quedan muy claramente se-

ñalados, así como los desesperados intentos de la familia falangista de Luis Rosales para impedir el crimen: igualmente aclara la muerte en prisión de Miguel Hemández, cuya actuación como agitador del bando republicano, que le llevó a la prisión, queda muy clara. Frente a todo ello subraya también el silencio izquierdista sobre los asesinatos de Ramiro de Maeztu, Víctor Pradera y Muños Seca, que para la izquierda universal son muertos de tercera, cuando no inexistentes.

No menos extenso e interesante es el capítulo dedicado a las checas de Madrid y Barcelona y a la tremenda actuación de quienes seguían al pie de la letra las instrucciones soviéticas. No se trata de lo que pudiera explicarse como los primeros excesos de los llamados «incontrolados», que no lo eran, sino de un método abominable y científico de romper almas y cuerpos, como después vimos en la Europa nazi. Las pruebas ahí están.

Una cita a la División Azul y a su heroísmo precede a dos capítulos de gran interés dedicados a las aportaciones a la Cruzada de voluntarios franceses e irlandeses, integrados en el Tercio de Extranjeros y con cierta independencia inicial por parte de los irlandeses, tema no muy frecuente en la bibliografía existente hasta hoy.

Como se ha dicho, el exto se completa con la inserción de abundantes notas que lo enriquecen e incluye la versión en francés de algunos de los himnos y canciones de guerra más populares. Como es lógico, su versión francesa supone la pérdida parcial de su vigor original.

En resumen: una importante obra que recapitula muchos episodios de nuestra guerra civil y que tiene el enorme mérito de salir del paso de los infundios, mentiras y falsedades que desgraciadamente hoy forman el remunerado quehacer de los embusteros cultivadores de la mal llamada «memoria histórica», amamantados por la ubre pública.

Armando MARCHANTE GIL

Lu pour vous

Le dur mais passionnant métier d'historien consiste à relater les faits, à en analyser les causes et les effets en faisant abstraction de ses sentiments personnels.

Renaudot, fondateur de *La Gazette* en 1631, était de ceux-là. Il n'a pas eu beaucoup de disciples.

Depuis 70 ans, on a écrit une imposante saga républicaine sur la guerre civile espagnole, qui aurait dû déboucher sur une démocratie populaire, en harmonie avec la maison mère de l'URSS. Heureusement pour le peuple espagnol, cet aboutissement n'a pas eu lieu.

Tous les éléments qui ont concouru à son déclenchement ont été sciemment occultés, ou déformés.

Les adversaires nationaux du camp républicain-moscoutaire ont été soit ignorés, soit ridiculisés et caricaturés, soit rapidement liquidés. En particulier, les raisons qui ont amené les nationalistes à combattre l'amalgame des diverses milices, groupes anarchistes, brigades internationales autour des troupes républicaines n'ont jamais été dévoilées.

La censure médiatique à ce sujet s'est abattue sur elles durant des décennies.

Ce livre a le mérite courageux de décrire le camp des nationalistes précités. Sans approuver un camp ou l'autre, coupables d'atrocités de chaque côté, ce livre éclaire l'autre face de cette horrible guerre qui a profondément marqué notre pays.

HR

Pour une croisade du livre contre-révolutionnaire, n° 443, février 2011

Sélection de votre libraire

Réponse à la désinformation, aux contre-vérités et à la falsification historique. Ce livre rappelle que « l'histoire officielle » occulte et que seuls quelques rares historiens et maisons d'édition ont eu le courage de dénoncer... Les communistes ont commis des crimes abominables qu'il faut condamner.

Renaissance des Hommes et des Idées, n° 256, avril-mai 2011

La vie du Cercle Renaissance

Christophe Dolbeau : « *La Guerre d'Espagne (ce qu'on ne vous a jamais dit)* »

Incendies d'églises et de couvents, confiscations de biens, grèves permanentes, mutineries, émeutes, pillages, meurtres et attentats, voilà l'oeuvre de la 2ème République espagnole, digne fille de la Révolution française. Ces cohortes de malfaisants, de terroristes, de tricoteuses, se sont emparées du pouvoir pour faire de l'Espagne une démocratie populaire. Pour s'arracher aux griffes de ces criminels, l'Espagne va se livrer à une guerre fratricide, au prix de sacrifices immenses. Soixante-dix ans de mensonges, entretenus par une armée de désinformateurs, enfin dévoilés.

Henri Astruc

Préparer son voyage en Espagne avec « Présent » en octobre

(...)

La Guerre d'Espagne

Il est nu dernier livre sur lequel il convient de s'attarder, compte tenu de son originalité, (lu sa parution récente et du fait qu'il est toujours disponible chez l'éditeur. Il s'agit de *C'11 qu'on ne vous a jamais dit sur la guerre d'Espagne* par Christophe Dolbeau (Atelier Fol'fer, 2010), un titre alléchant qui ne déçoit pas. Plusieurs chapitres sont particulièrement innovants. Ainsi ceux qui s'intitulent « Des intellectuels contre le Trente populaire » et « Du côté des écrivains nationaux » mettent à mal les clichés auxquels la gauche s'attache, à savoir que le camp national était exclusivement composé de cruels soudards, d'intellectuels ratés et de curés arrogants. Quant aux « Amis français de la cruzada », ils se composaient de noms illustres tels que Léon Daudet, Henri Matisse, Paul Claudel, Maurice Denis, Francis Jammes, Igor Stravinsky qui, dans le *Manifeste pour l'Espagne*, déclaraient « souhaiter le triomphe de ce qui représente actuellement la civilisation contre la barbarie, l'ordre et la justice contre la violence, la tradition contre la destruction, les garanties de la personne contre l'arbitraire ». Sur ces bases, 200 à 300 compatriotes rejoignirent le front avec la *Bandera Juana de Arco*. Comme l'écrit C. Dolbeau : « Aussi oubliée en France qu'en Espagne, y compris dans les milieux nationaux, l'aventure des combattants français de la Guerre (l'Espagne mériterait incontestablement d'être mieux connue et dignement commémorée. » Amis lecteurs de *Présent*, à nous de nous y attacher lors de notre voyage à dominante historique et culturelle. Ne tardez pas à vous inscrire !

Philippe Vilgier
